

Jamais il ne peut m'arriver de douter de la loyauté de vos conseils, cher ami ; qu'une pareille crainte ne vous vienne jamais... Soyez béni pour vos avis et soyez en paix sur mes pensées...

Ecoutez-moi bien et répondez clairement, catégoriquement, nettement. Cette personne que veut Chopin, ou doit ou croit devoir aimer, est-elle propre à faire son bonheur, ou bien doit-elle augmenter ses souffrances et ses tristesses ? Je ne demande pas s'il l'aime, s'il en est aimé, si c'est plus ou moins que moi, etc. je sais à peu près, par ce qui se passe en moi, ce qui doit se passer en lui. Je demande à savoir laquelle de *nous deux* il faut qu'il oublie ou abandonne pour son repos, pour son bonheur, pour sa vie enfin, qui me paraît trop chancelante et trop frêle pour résister à de grandes douleurs. Je ne veux point faire le rôle de mauvais ange...

Si j'avais su qu'il y eût un lien dans la vie de notre enfant, un sentiment dans son âme, je ne me serais jamais penchée pour respirer un parfum réservé à un autre autel. De même, lui sans doute se fût éloigné de mon premier baiser s'il eût su que j'étais comme *mariée*. Nous ne nous sommes point trompés l'un l'autre, nous nous sommes livrés au vent qui passait et qui nous a emportés tous deux dans une autre région pour quelques instants. Mais il n'en faut pas moins que nous redescendions ici-bas, après cet embrasement céleste et ce voyage à travers l'empyrée. Pauvres oiseaux, nous avons des ailes, mais notre nid est sur la terre et quand le chant des anges nous appelle en haut, le cri de notre famille nous ramène en bas. Moi, je ne veux point m'abandonner à la passion, bien qu'il y ait au fond de mon cœur un foyer encore bien menaçant parfois...

Je crois que notre amour ne peut durer que dans les conditions où il est né, c'est-à-dire que de temps en temps, quand un bon vent nous ramènera l'un vers l'autre, nous irons encore faire une course dans les étoiles, et puis nous nous quitterons pour marcher à terre, car nous sommes les enfants de la terre, et Dieu n'a pas permis que nous y accomplissions notre pèlerinage côte à côte. C'est dans le ciel que nous devons nous rencontrer, et les instants rapides que nous y passerons seront si beaux, qu'ils vaudront toute une vie passée ici-bas. Mon devoir est donc tout tracé. Mais je puis, sans jamais l'abjurer, l'accomplir de deux manières différentes ; l'une serait de me tenir le plus éloignée que possible de Chopin, de ne point chercher à occuper sa pensée, de ne jamais me retrouver seule avec lui ; l'autre serait au contraire de m'en rapprocher autant que possible, sans compromettre la sécurité de Maillefilie, de me rappeler doucement à lui dans ses heures de repos et de béatitude, de le serrer chastement dans mes bras quelquefois, quand le vent céleste voudra bien nous enlever et nous promener dans les airs. La première manière est celle que j'adopterai si vous me dites que la *personne* est faite pour lui donner un bonheur pur et vrai, pour l'entourer de soins, pour arranger, régulariser et calmer sa vie, si enfin, il s'agit pour lui d'être heureux par elle et que j'y sois un empêchement, si son âme *excessivement*, peut-être *follement*, peut-être *sagement scrupuleuse*, se refuse à aimer deux êtres différents, de deux manières différentes, si les huit jours que je passerais avec lui dans une saison doivent l'empêcher d'être heureux dans son intérieur le reste de l'année ; alors, oui, je vous jure que je travaillerai à me faire oublier de lui. La seconde manière, je la prendrai si vous me dites de deux choses l'une : ou que son bonheur domestique peut et doit s'arranger avec quelques heures de passion chaste et de douce poésie, ou que le bonheur domestique lui est impossible, et que le mariage ou quelque union qui lui ressemblât serait le tombeau de cette âme d'artiste ; qu'il faut donc l'en éloigner à tout prix et l'aider à vaincre ses scrupules religieux.

C'est un peu là – je vous dirai où – que mes conjectures aboutissent. Vous me direz si je me trompe ; je crois la personne charmante, digne de tout amour, et de tout respect, parce qu'un être tel que lui ne peut aimer que le pur et le beau. Mais je crois que vous redoutez pour lui le mariage, le lien de tous les jours, la vie réelle, les affaires, les soins domestiques, tout ce qui, en un mot, semble éloigné de sa nature et contraire aux inspirations de sa muse. Je le craindrai aussi pour lui ; mais à cet égard je ne puis rien affirmer et rien prononcer, parce qu'il y a bien des rapports sous lesquels il m'est absolument inconnu...
Ce que je craindrai le plus au monde, ce qui me ferait le plus de peine, ce qui me déciderait à me faire *morte pour lui*, ce serait de me voir devenir une épouvante et un remords dans son âme ; non, je ne puis (à moins qu'elle ne soit funeste pour lui en dehors de moi) me mettre à combattre l'image et le souvenir d'une autre...

Il y a une dernière supposition qu'il faut que je vous dise. Il serait possible qu'il n'aimât plus du tout *l'amie d'enfance* et qu'il eût une répugnance réelle pour un lien à contracter, mais que le sentiment du devoir, l'honneur d'une famille, que sais-je ? lui commandassent un rigoureux sacrifice de lui-même. Dans ce cas-là, mon ami, soyez son bon ange ; moi, je ne puis guère m'en mêler, mais vous le devez ; sauvez-le des arrêts trop sévères de sa conscience, sauvez-le de sa propre vertu, empêchez-le à tout prix de s'immoler, car dans ces sortes de choses (s'il s'agit d'un mariage ou de ces unions qui, sans avoir la même publicité, ont la même force d'engagement et la même durée), dans ces sortes de choses, dis-je, le sacrifice de celui qui donne son avenir n'est pas en raison de ce qu'il a reçu dans le passé. Le passé est une chose appréciable et limitée ; l'avenir, c'est l'infini, parce que c'est l'inconnu...

Un serment d'amour et de fidélité est un crime ou une lâcheté, quand la bouche prononce ce que le cœur désavoue, et on peut tout exiger d'un homme, excepté une lâcheté et un crime. Hors ce cas-là, mon ami, c'est-à-dire hors le cas où il voudrait accomplir un sacrifice trop rude, je pense qu'il ne faut pas combattre ses idées, et ne pas violenter ses instincts. Si son cœur peut, comme le mien, contenir deux amours bien différents, l'un qui est pour ainsi dire *le corps* de la vie, l'autre qui en sera *l'âme*, ce sera le mieux, parce que notre situation sera à l'avenant de nos sentiments et de nos pensées. De même qu'on n'est pas tous les jours sublimes, on n'est pas tous les jours heureux. Nous ne nous verrons pas tous les jours, nous ne posséderons pas tous les jours le feu sacré, mais il y aura de beaux jours et de saintes flammes...

Voilà où je voulais en venir, c'est à vous parler de cette question de possession, qui constitue dans certains esprits toute la question de fidélité. Ceci est, je crois, une idée fautive ; on peut être plus ou moins infidèle, mais quand on a laissé envahir son âme et accordé la plus simple caresse, avec le sentiment de l'amour, l'infidélité est déjà consommée, et le reste est moins grave ; car qui a perdu le cœur a tout perdu. Il vaudrait mieux perdre le corps et garder l'âme toute entière. Ainsi, *en principe*, je crois qu'une consécration complète du nouveau lien n'aggrave pas beaucoup la faute ; mais, en fait, il est possible que l'attachement devienne plus humain, plus violent, plus dominant, après la possession. C'est même probable, c'est même certain. Voilà pourquoi, quand on veut vivre ensemble, il ne faut pas faire outrage à la nature et à la vérité, en reculant devant une union complète... je n'avais pas encore réfléchi à cela sérieusement et, s'il l'eût demandé à Paris, j'aurais cédé, par suite de cette droiture naturelle qui me fait haïr les précautions, les restrictions, les distinctions fausses et les subtilités de quelque genre qu'elles soient...

Et puisque je vous dis tout, je veux vous dire qu'une seule chose en lui m'a déplu ; c'est qu'il avait eu lui-même de mauvaises raisons pour s'abstenir. Jusque là je trouvais beau qu'il s'abstînt par respect pour moi, par timidité, même par fidélité à une autre. Tout cela était

du sacrifice, et par conséquent de la force et de la chasteté bien entendues. C'était là ce qui me charmait et me séduisait le plus en lui. Mais chez vous, au moment de nous quitter, et comme il voulait surmonter une dernière tentation, il m'a dit deux ou trois paroles qui n'ont pas répondu à mes idées. Il semblait faire *fi*, à la manière des dévots, des grossièretés *humaines*, et rougir des tentations qu'il avait eues et craindre de souiller notre amour par un transport de plus. Cette manière d'envisager le dernier embrasement de l'amour m'a toujours répugné. Si ce dernier embrasement n'est pas une chose aussi sainte, aussi pure, aussi dévouée que le reste, il n'y a pas de vertu à s'en abstenir. Ce mot d'amour physique dont on se sert pour exprimer ce qui n'a de nom que dans le ciel, me *déplaît* et me *choque*, comme une impiété et comme une idée fautive en même temps. Est-ce qu'il peut y avoir, pour les natures élevées, un amour purement physique et pour les natures sincères un amour purement intellectuel ? Est-ce qu'il y a jamais d'amour sans un seul baiser et un baiser d'amour sans volupté ? *Mépriser la chair* ne peut être sage et utile qu'avec les êtres qui ne sont que *chair* ; mais avec ce qu'on aime, ce n'est pas du mot *mépriser*, mais du mot *respecter*, qu'il faut se servir quand on s'abstient... Quelle est donc la malheureuse femme qui lui a laissé de l'amour physique de pareilles impressions ? Il a donc eu une maîtresse indigne de lui ? Pauvre ange ! Il faudrait pendre toutes les femmes qui avilissent aux yeux des hommes la chose la plus respectable et la plus sainte de la création, le mystère divin, l'acte de la vie le plus sérieux et le plus sublime dans la vie universelle. L'aimant embrasse le fer, les animaux s'attachent les uns aux autres par la différence des sexes. Les végétaux obéissent à l'amour, et l'homme qui seul sur ce monde terrestre a reçu de Dieu le don de sentir divinement ce que les animaux, les plantes et les métaux sentent matériellement, l'homme, chez qui l'attraction électrique se transforme en une attraction sentie, comprise, intelligente, l'homme seul regarde ce miracle qui s'accomplit simultanément dans son âme et dans son corps, comme une misérable nécessité, et il en parle avec mépris, avec ironie ou avec honte ! Cela est bien étrange. Il est résulté de cette manière de séparer l'esprit de la chair qu'il a fallu des couvents et des mauvais lieux.

Voilà une lettre bien effrayante. Il vous faudra six semaines pour la déchiffrer c'est mon *ultimatum*. S'il est heureux ou doit être heureux par *elle*, laissez-le faire. S'il doit être malheureux, empêchez-le. S'il peut être heureux par moi, sans cesser de l'être par *elle*, moi, je puis faire de même de mon côté. S'il ne peut être heureux par moi sans être malheureux avec elle, il faut que nous nous évitions et qu'il m'oublie. Il n'y a pas à sortir de ces quatre points. Je serai forte pour cela, je vous le promets, car il s'agit de *lui*, et si je n'ai pas grande vertu pour moi-même, j'ai grand dévouement pour ce que j'aime. Vous me direz nettement la vérité, j'y compte et je l'attends...

George Sand